

Daniel Pennac

Terminus Malaussène

Le cas Malaussène II



folio

Daniel Pennac

Terminus Malaussène

Le cas Malaussène II



COLLECTION FOLIO

Daniel Pennac

Terminus
Malaussène

Le cas Malaussène II

Gallimard

Daniel Pennac (de son vrai nom Daniel Pennacchioni) est né en 1944 à Casablanca, au Maroc. Les lieux d'affectation de son père, militaire, l'amènent, enfant, à séjourner en Allemagne, en Somalie, en Éthiopie, en Indochine. Pensionnaire en France de la cinquième à la terminale, il s'ennuie à mourir et découvre très tôt les plaisirs de la lecture. Sa pratique de lecteur est compatible avec la réputation de cancre qui lui colle à la peau tout au long de sa scolarité. Lire en douce et sans arrêt est une façon de s'ennoblir en désobéissant, de s'ouvrir au monde alors même que votre « indignité scolaire » vous promet les affres de la solitude et de la honte.

En 1969, maîtrise de lettres en poche, Pennac entame vingt-cinq années d'un enseignement enthousiaste consacré aux élèves en difficulté scolaire.

En 1973 paraît *Le service militaire au service de qui ?* (Le Seuil). Pennac y explore les trois mythes véhiculés par le service militaire : l'égalité, la maturité et la virilité sous les drapeaux. Suivent deux romans politico-burlesques écrits en collaboration avec le dissident roumain Tudor Eliad : *Les enfants de Yalta* (Lattès, 1976) et *Père Noël* (Grasset, 1978). Puis vient un séjour de deux années au Brésil d'où l'écrivain tire la matière d'un roman qu'il n'écrira que vingt-trois ans plus tard, *Le dictateur et le hamac* (Gallimard, 2003).

Entre 1985 et 1999, Daniel Pennac crée la célèbre saga de la famille Malaussène, qui paraît aux Éditions Gallimard : *Au bonheur des ogres* (Série Noire, 1985), *La fée carabine* (Série Noire, 1987), *La petite marchande de prose* (prix Inter 1990), *Monsieur Malaussène* (1995), *Des chrétiens et des Maures* (1996), *Aux fruits de la passion* (1999). Tous puissamment contemporains, ces romans sont aussi graves qu'est jubilatoire leur traitement narratif, raison pour laquelle ils passionnent un lectorat d'une grande diversité, tant culturelle et sociologique que générationnelle.

Mais c'est avec *Comme un roman* (Gallimard, 1992) que Pennac atteint à la notoriété internationale. Dans cet essai corrosif et joyeux, il pointe le dégoût qu'engendre chez nombre d'élèves l'enseignement « médico-légal » de la littérature. Il réveille le désir de lire, proclame les « Droits imprescriptibles du lecteur » et réhabilite la lecture à voix haute.

En 1997 paraît *Messieurs les enfants* (Gallimard), fable familiale où une bande d'enfants se trouvent métamorphosés en adultes pendant que leurs parents retournent à l'état

d'enfance. Le roman est porté à l'écran par Pierre Boutron. En 2004 et 2007, les Éditions Hoëbeke publient deux albums de photos, *Les grandes vacances* et *La vie de famille*, résultats de la complicité entre Daniel Pennac et le photographe Robert Doisneau. En 2006, le même éditeur, Hoëbeke, publiera *Nemo par Pennac*, rencontre de l'auteur avec le subtil et mystérieux graffeur des murs parisiens, puis, en 2007, un recueil de dessins de Pennac lui-même, intitulé *Écrire*. L'auteur y croque les différents états d'âme que traverse l'écrivain au travail.

En 2005, Jean-Michel Ribes, au théâtre du Rond-Point, convainc Daniel Pennac de jouer lui-même son monologue *Merci* (Gallimard, 2004), hilarant soliloque d'un créateur « honoré d'être honoré » pour « l'ensemble de son œuvre ». Le spectacle tournera deux ans. Les deux années suivantes, Pennac met en pratique sa réhabilitation de la lecture à voix haute en lisant au théâtre *Bartleby le scribe*, insolite et poignant chef-d'œuvre d'Herman Melville (Gallimard, Folio Bilingue, 2003, traduction de Pierre Leyris).

Dans *Chagrin d'école* (Gallimard, prix Renaudot 2007), Pennac étudie les ravages que la peur provoque, tant chez les élèves en difficulté que chez leurs parents ou leurs professeurs, et suggère les moyens de remédier à cette cause majeure de l'échec scolaire.

En 2012 paraît *Journal d'un corps* (Gallimard), où Pennac suit l'évolution du corps de son narrateur de treize à quatre-vingt-sept ans. L'adaptation de ce livre donnera une longue tournée de lecture théâtrale, mise en scène par Clara Bauer. Au début de la même année 2012, Lilo Baur avait mis en scène *Le 6^e Continent* (Gallimard, 2012), fable écologique écrite à partir d'une improvisation collective des acteurs de la troupe.

En marge du roman, Pennac pratique aussi la bande dessinée : *Le sens de la houppelande*, avec Jacques Tardi (Gallimard / Futuropolis, 1991), conte de Noël tout à fait réaliste, *La débauche*, avec le même Jacques Tardi (Gallimard / Futuropolis, 2000), qui dénonce la vague de licenciements abusifs déferlant sur nos entreprises depuis les débuts de la mondialisation. Suivront, aux Éditions Dargaud, deux exemplaires de Lucky Luke, *Lucky Luke contre Pinkerton* (2010) et *Cavalier seul* (2012), écrits en collaboration avec le romancier Tonino Benacquista et dessinés par Achdé. Plus récemment, avec Florence Cestac, il publie chez Dargaud *Un amour exemplaire* (2015), souvenir d'enfance sur de vieux et bouleversants amoureux voisins de sa grand-mère.

Parallèlement à son œuvre pour les adultes, Pennac n'aura cessé d'écrire pour la jeunesse. *Cabot-Caboche* et *L'œil du loup* (Nathan, 1982, 1984), la série des *Kamo* (Gallimard Jeunesse, 1997-2007) et plus récemment *Le roman d'Ernest et Célestine* (Casterman, 2012), porté à l'écran par Benjamin Renner sur un scénario de l'auteur. Daniel Pennac a écrit ce scénario et ce roman en hommage à son amie Monique Martin, alias Gabrielle Vincent (1928-2000), auteure des albums *Ernest et Célestine*, publiés aux Éditions Casterman. Le 26 mars 2013, la plus ancienne université d'Europe, l'Université de Bologne, décerne à Daniel Pennac le titre de docteur honoris causa ès pédagogie. Il prononce en italien sa leçon doctorale d'intronisation, intitulée *Una lezione d'ignoranza* (*Une leçon d'ignorance*).

En 2017, Daniel Pennac publie aux Éditions Gallimard *Le cas Malaussène*, une intrigue policière où se croisent tous les personnages de la saga Malaussène. L'année suivante paraît *Mon frère*, hommage à son frère disparu et au Bartleby d'Herman Melville, puis en 2020, *La loi du rêveur*, qui mêle rêves et réalité à sa passion pour Federico Fellini. *Terminus Malaussène* sera vraisemblablement le dernier volume de la saga.

*À la mémoire de Joseph Ponthus
et dans le souvenir de l'ami Nemo.*

$$\tau = \log (\Omega \times t) / \Omega$$

Emeric FALIZE

« Fais aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent (...) tu iras loin. »

HUYSMANS, *À rebours*

RÉSUMÉ DU VOLUME PRÉCÉDENT

Le cas Malaussène

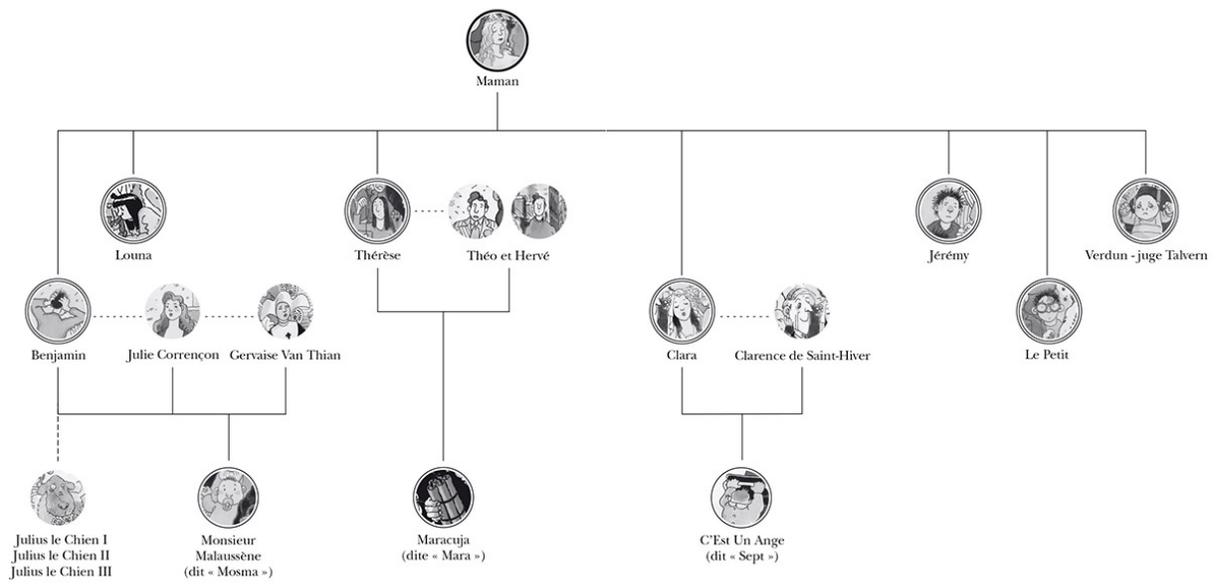
Trois fois rien. Il s'intitulait *Le cas Malaussène* (sous-titre *Ils m'ont menti*) ; les trois cousins Malaussène : Maracuja, C'Est Un Ange, Monsieur Malaussène (Mara, Sept et Mosma), et leur ami Tuc enlevaient Georges Lapietà – un homme d'affaires plutôt voyant, par ailleurs père dudit Tuc – pour faire une « installation », une « performance », bref une œuvre d'art spectaculaire. Mais voilà que de vrais truands leur enlèvent Lapietà à leur tour. Qui sont-ils ? C'est ce que vous apprendrez ici.

Ah ! autre chose. Alceste, romancier adepte de la « vérité vraie », auteur de *Ils m'ont menti*, est sur le point de sortir un nouveau roman aux Éditions du Talion : *Leur très grande faute*.

Cette fois, c'est tout.

[Ici](#), un répertoire des personnages facilitera la vie du lecteur.

LA TRIBU MALAUSSÈNE



[Accéder au détail de l'arbre généalogique](#)

I

PÉPÈRE

« “Papa” ça m’aurait fait chier, mais “grand-père”, j’achète. Ou Pépère si vous préférez. J’ai toujours pensé que je ferais un bon grand-père. Les fils, non, pas de fils, on peut rien leur apprendre aux fils. Les petits-fils, oui, ça respecte. »

Pépère

– Alors, Kébir, tu as bien fait le ménage ?

Comment Pépère peut-il faire si peur ? Avec son petit cartable et sa voix douce, comment est-ce possible ? On se pose la question chaque fois qu'on parle avec lui. Pas seulement Kébir, les autres aussi.

– Ça s'est passé comme tu voulais ? C'est tout comme il faut ?

Vraiment gentille, sa voix. Il te traite jamais ; il te parle.

– C'est important, le ménage, mon petit.

Il explique les choses.

– Une chambre bien rangée, c'est une tête bien claire.

Toujours, il explique.

– Un lit, par exemple ; tu fais ton lit au carré, après tu penses juste. C'est pas vrai ? Après tu peux plus te tromper. Enfin, moins.

Il répète gentiment :

– C'est pas vrai, mon Kébir ?

Avec ce sourire de tous ses yeux, cette voix douce, cette vieille main qu'il pose sur ta tête et qu'il retire en te caressant l'oreille. On sent le froid de sa chevalière.

– Pareil pour les pompes bien cirées. Tu te regardes dedans, c'est net. C'est ta conscience. Ça en installe. T'arrives, on voit tout de suite que tu te respectes et que tu respectes les autres. C'est comme pour les chiottes.

Cette propreté-là aussi il y tient. Énormément.

– Tu sais, dans les toilettes, la petite phrase qu'on trouve, quelquefois : « On est prié de laisser ces lieux aussi propres qu'on veut les trouver en arrivant. » Des trucs du genre. Dans le rade d'Albert, dans les chiottes de l'oncle Albert, elle y était, cette phrase, tu te souviens ?

Tout le monde s'en souvient forcément, c'était écrit gros comme ça.

– Tu sais ce qu'elle veut dire ?

On en apprend chaque fois un peu plus avec Pépère. Pourtant, on n'a pas l'impression d'apprendre. Il fait réfléchir, quoi. On avance en réflexion. Un peu plus loin chaque jour.

– Elle veut dire qu'on pense vraiment aux autres.

C'est vrai.

– Celui qui pisse sur la lunette, lui, il pense pas aux autres.

Non.

– Il pense qu'à se vider et tant pis pour le suivant. Ou la suivante. C'est encore plus dégueulasse quand c'est une suivante.

C'est vrai aussi, ça.

– Faut pas faire ça, Kébir.

Non.

– Sans parler de l'odeur.

Il a toujours quelque chose à dire de plus.

– Parce que quand ça stagne, tu vois, l'odeur, elle n'est pas seulement pour le suivant. Elle est pour tout le monde. Et tout le temps. Non ?

Si.

– Alors, ce gars-là, celui qui pisse sur la lunette, je dis qu'il pense à personne. Je dis pas qu'il pense à rien, mais à personne, c'est sûr. Il en a que pour sa gueule.

Vrai.

– La vie de famille, mon Kébir, ça marche pas comme ça.

C'est tout pour Pépère, la vie de famille.

– Faut penser aux autres.

Oui.

– Sinon, ça marche pas.

Non.

– Si tu laisses la merde derrière toi, c'est pas possible que ça marche.

Juste.

– C'est ce que je vous apprend depuis tout petits.

Oui.

– Je vous ai même montré. Souvent.

Oui, oui.

– J'ai payé de ma personne.

Ça, on peut pas dire le contraire.

– On peut pas dire le contraire, hein ? Avec chacun de vous j'ai payé de ma personne. J'ai mis la patience. Je vous ai tout appris et j'ai toujours vérifié que vous aviez pigé. Non ?

Si, si.

– Et qu'est-ce que je fais, là, avec toi, mon Kébir, en ce moment ?

Là, ils sortent de la gare. Kébir a pris Pépère à la gare. On ne sait jamais d'où il vient. On sait juste où il arrive. Il arrive à la gare où il vous dit de l'attendre. N'importe quelle gare, ça peut aussi bien être une gare d'autobus. Il annonce la gare et l'heure, il descend du train ou du bus, il monte dans la voiture avec son petit cartable et on va où il vous dit d'aller. On ne sait jamais où non plus. Si on lui demande d'où il vient (au début, quand on n'a pas l'habitude, ça arrive, bien sûr), il répond gentiment : « Je t'en pose, moi, des questions qui fâchent ? » Et on ne pose plus jamais la question.

– On parle de ménage, pas vrai ? Tourne à droite, après tu roules quinze bornes.

La prochaine à droite, ok.

– Bon. Alors, t’as fait le ménage après le boulot ?

Eh bien, c’est-à-dire...

– T’as fait le ménage, Kébir ?

Il ne s’appelle pas Kébir. Il s’appelle Marcel. Alors Pépère l’appelle Kébir. Il n’a jamais compris pourquoi ça fait poiler Pépère, Marcel Kébir. De toute façon Pépère n’est pas son grand-père, il veut qu’on l’appelle comme ça, c’est tout.

– « Papa » ça m’aurait fait chier, mais « grand-père », j’achète. Ou Pépère si vous préférez. J’ai toujours pensé que je ferais un bon grand-père. Les fils, non, pas de fils, on peut rien leur apprendre aux fils. Les petits-fils, oui, ça respecte. J’ai toujours respecté mon grand-père, moi.

Il lève le doigt qui porte sa chevalière. Une bague lourde, longue, rectangulaire. Toute la première phalange de l’annulaire. De l’or.

– C’est mon grand-père qui me l’a donnée. Mon seul héritage.

Bon, mais là on ne parle ni de grand-père ni d’héritage, on parle ménage.

– Quatre possibilités, Kébir. Deux fois deux. Ou tu as fait le ménage ou tu l’as pas fait. (Deux.) Si tu l’as fait : ou tu l’as bien fait ou tu l’as mal fait. (Deux.) Total, quatre. On est d’accord ?

Difficile de voir les choses autrement.

– Alors ?

Alors ? Alors, compliqué à expliquer...

– Prends ton temps, mon petit, on a encore quatorze kilomètres.

Vraiment difficile à expliquer.

– Mais il faut me le dire d’ici là, après ce sera trop tard.

C'est avec des phrases comme celle-là que Pèpère fait peur. Pourtant, c'est dit comme le reste, gentiment.

– Parce que moi, on m'a dit que tu l'as pas fait.

Kébir n'a pas *pu* le faire, ce n'est pas pareil.

– Tu avais quoi, à faire ? Il restait l'escalier. Nettoyer l'escalier, c'était pas la mer à boire quand même.

Pourquoi il lui reproche ça ? Il sait bien qu'on a été bousculés.

– Quelquefois j'ai l'impression de ne t'avoir rien appris.

Merde, Pèpère fait comme si rien de nouveau ne s'était passé.

– Ça me fait de la peine, Kébir, je te le dis franchement.

C'est vraiment pas juste.

– C'est quoi ? C'est parce que Pascou a été touché ?

Oui, Pèpère sait très bien que c'est pour ça.

– Alors, au lieu de nettoyer l'escalier tu l'as monté en courant ?

Ben oui, pour aider Pascou, pour voir si c'était grave. Mais en arrivant là-haut Kébir s'était aperçu que c'était encore plus grave pour Gérard. Gégé, lui, il bougeait plus du tout. Il avait la moitié de la tête en moins. La moitié du haut.

Pèpère semble fatigué tout à coup.

– Ça n'avait pas de rapport, ça. Gérard, c'était pas ton affaire. Pascou non plus. Toi, fallait nettoyer l'escalier.

Mais Kébir était remonté pour couvrir Pascou ! Pascou pouvait plus tirer. Il avait lâché son flingue.

– Justement. Pascou est touché, il lâche son outil qui tombe jusqu'en bas de l'escalier, et toi, au lieu d'aller le récupérer tu montes en courant vers la sortie ! Tu as eu peur ? Sérieux, Kébir, tu as eu peur ?

Non, il n'avait pas eu peur. C'est maintenant qu'il a peur.

– Combien ils étaient, en bas de l'escalier ?

Ils étaient trois. Les trois Malaussène. Les deux garçons et la fille.

– Et... ?

Et quoi ?

– Et le flingue de Pascou.

Oui.

– Tu en laisses trois en vie et tu leur files un Shoeltzer 72 en prime !

Ça s'est passé à toute allure, bordel ! Quelques secondes. Kébir et Pascou avaient dégainé, ils étaient sur le point de nettoyer l'escalier, et voilà qu'on les tire. Pascou est touché, il lâche son feu. Kébir monte pour le couvrir. C'était un réflexe, quoi. D'en bas il voyait pas d'où on les tirait, alors il était monté, forcément ! Il voulait pas qu'on flingue Pascou !

– C'est ça que tu appelles faire le ménage...

– Je suis monté pour le couvrir, putain !

Ici, un petit silence.

Puis, la voix patiente de Pépère :

– Numéro un, mon Kébir, tu ne me parles pas sur ce ton. Numéro deux, tu réponds à ça : En haut, qu'est-ce que tu as vu ?

En haut, Kébir avait vu les deux voitures derrière la herse, il avait vu Pascou qui avait vachement mal – son bras pendait, comme mort – et Gérard avec le crâne en moins, devant la herse. Il y avait un givré aussi, qui fonçait vers le fourgon où les autres jetaient le corps de Gérard. Le mec, il tirait des deux mains. Putain de ouf ! Les autres ripostaient mais il s'en battait les couilles. Et celui du combi le couvrait. Ça tirait de partout. Ça ricochait. Si on restait là on risquait de se faire coincer dans l'escalier. On s'était arrachés quoi. Kébir couvrant Pascou. Dans tous les sens de couvrir. Il courait penché sur Pascou en tirant sur l'ennemi.

– Les véhicules, en face, c'était quoi ? demande Pépère.

C'était une BM rouge et un combi VW crème.

– Tu as pris leurs numéros d'immatriculation ?

Un truc que Pépère leur a appris. Prendre les numéros de toutes les voitures qui se trouvent sur le terrain de l'opération. Toujours « relever l'immatriculation afférente aux véhicules qui environnent les faits. » C'est comme ça qu'il dit.

– Kébir, tu as relevé les immatriculations ?

Celle du combi oui, mais pas celle de la BM. Le corps du gars que Gégé avait descendu cachait la plaque.

– Donne-moi le numéro du combi.

Pépère note le numéro sur la paume de sa main.

– C'étaient de vrais flics tu crois ?

Il y en avait un qui avait montré une espèce de carte, mais leurs caisses c'étaient pas des véhicules de la police. Ni sirènes ni gyrophares, rien. Banalisées peut-être, mais une BM rouge surbaissée, c'est chelou quand même pour un flic. Et puis, ils n'étaient que trois. Ce n'était pas beaucoup sur un coup aussi fumant. Retrouver Lapietà, tu penses ! La BRB aurait envoyé une armée. Avec la télé derrière eux, même.

– Donc, c'est bien ce que je dis ; tu t'es barré sans nettoyer l'escalier. Ça te prenait quoi ? Trois secondes. Une, deux, trois. Pan ! Pan ! Pan ! Tu n'avais pas trois secondes ?

Non, justement on ne les avait plus les trois secondes. Il fallait vraiment s'arracher avant l'arrivée du dingue qui arrosait des deux mains. Un P5 dans la gauche, un Stein dans la droite.

– Tu as reconnu les calibres ?

À la musique. Kébir a eu un Stein pour ses vingt ans et Pépère lui a offert un P5, après le coup de Beauregard.

– Justement, tiens, à propos de Beauregard, le Shœltzer de Pascou a servi là-bas. Il me dit que non mais je suis sûr que si. Il ne l'a pas

jeté. C'est un beau cadeau que tu as fait aux gars de la balistique, mon Kébir.

Oh ! putain de merde...

– Tu vois ? Pas faire le ménage, c'est ça.

Putain de merde...

– Arrête-toi, là, au croisement.

Pépère ne descend pas de la voiture. Il ne parle plus. Il tient son cartable sur ses genoux, tout droit, comme un sac de vieille. C'est un petit cartable pourri. Tout râpé. On ne sait plus que c'est du cuir. Un cartable comme des pompes de clodo. Plus de couleur. Du carton bouilli on dirait. Pépère y tient, pourtant. On le voit jamais sans. Mon baise-en-ville, il dit. Mais maintenant il se tait. Il regarde la route, devant lui.

Après un moment de réflexion, il dit :

– Le gars du fourgon a vidé la moitié de son chargeur dans la tête de Gérard en trois secondes, et toi t'as pas été foutu de nettoyer l'escalier en trois fois plus. Tu vois le rapport des forces, Kébir ?

Kébir médite là-dessus quand l'autre voiture se pointe. Une électrique. Une Voxor dernier modèle. Elle se gare sans bruit à côté d'eux. Kébir sursaute. Qui la conduit ? Mystère et vitres fumées. La voiture s'est glissée si près d'eux que Kébir ne pourrait pas ouvrir sa portière. Les vitres de la Voxor ne se baissent pas et le temps cesse de passer. C'est ce que ressent Kébir : le temps a passé, il n'y en a plus. Comme une bouteille vide. Kébir aimerait que Pépère le regarde, mais non. Pépère regarde devant lui. Même pas un coup d'œil sur la Voxor, à côté d'eux.

– Tu as pissé sur la lunette, mon gars.

Kébir voudrait se défendre pour de bon. C'est vrai, quoi, il a été clean sur ce coup-là. Il a sauvé Pascou quand même. Il a couru sans avoir peur sous les balles du ouf aux deux feux. Il a atteint la voiture

de Kamel au moment où il démarrait. Une seconde de plus et Kamel les abandonnait sous les balles du dingue et de l'autre, celui qui tirait du combi. C'est là que Pascou s'est mangé sa deuxième balle. Dans le pied, celle-là. Mais Kébir n'y est vraiment pour rien. Il a sauvé Pascou, point barre.

Pépère réfléchit sans le regarder. C'est toujours un moment délicat dans leurs relations. Se demander à quoi il pense quand quelque chose a merdé. De longues secondes... Pépère hoche la tête.

– Ça pue pour tout le monde, maintenant.

Les vitres teintées de la Voxor...

Kébir y voit le reflet de son propre visage.

Pépère pose enfin son regard sur lui.

– Je vais quand même te donner une dernière chance, mon petit.

Kébir met un certain temps à comprendre ce que Pépère vient de dire. Et, soudain : Ah ! Je suis pas mort, alors ? Putain, je suis pas mort ! Sur la tête de ma mère, j'allais me pisser dessus. Oh ! le soulagement...

– Mais c'est la dernière fois. Si tu te plantes...

Tout ce que tu veux, Pépère ! Parole de moi, tout ce que tu veux ! Oh ! le soulagement. Tout cet air, de nouveau, dans ses poumons...

C'est là que Pépère ordonne doucement :

– Tu remontes sur Paris et tu récupères le Shœltzer.

Bien sûr, oui, et comment ! Dès demain ! Il va pas laisser ce flingue à ces petits cons !

– On se comprend bien, Kébir ? Tu ne peux pas te rater sur ce coup-là. Tu récupères le Shœltzer et tu me le remets en main propre.

À quelque chose dans la voix de Pépère, Kébir se voit revenir *sans* le Shœltzer. Arriver devant Pépère sans le pistolet.

Alors, il murmure :

– Et s'ils l'ont donné aux flics ? Ou s'ils l'ont foutu en l'air, tout simplement ?

Pépère le regarde patiemment.

– C'est des mômes, Kébir, ils l'auront gardé. Ça aime les armes, les mômes. Tu n'aimes pas les armes, toi ? Tu n'es pas un môme ? Et Pascou, c'est pas un môme ? Garder un outil qui a servi, tu te rends compte de la connerie ! Faut vraiment être un môme. Non ?

Si, si, bien sûr. Si Kébir n'avait pas été le minot qu'il est il aurait eu le sens des priorités : un, nettoyer l'escalier, deux, récupérer le Shœltzer, trois, monter aider Pascou.

La main de Pépère se pose sur la tête du garçon.

– Pas d'affolement, hein ? Les Malaussène c'est du facile. Au moins, on sait où ils logent, eux.

Kébir a une hésitation avant de demander :

– J'y vais seul ?

Pépère lui offre son bon sourire.

– Non, mon petit, ne t'inquiète pas, je te prête trois gars.

Kébir sent le froid de la chevalière.

– Vas-y tranquillement, murmure Pépère. Une fois sur place applique-toi. L'important, c'est le résultat. Vous les chopez, vous récupérez le Shœltzer, et après...

Pépère a saisi son oreille.

– Après tu finis le ménage.

Un temps.

– Tu les effaces. Tous les trois. Même la fille.

Il tire doucement sur le lobe.

– Parce qu'un témoin, mon Kébir, ça témoigne.

Moi, Benjamin Malaussène, oncle et père des trois abrutis qui ont failli se faire assassiner dans ce maudit escalier, je me souviens très bien de la façon dont j'ai appris la chose.

J'étais au pieu, le corps enchâssé dans le chien de fusil de Julie, le pif comblé par le fumet de Julius le Chien qui dormait devant la porte de notre chambre, lorsqu'une impérative envie de pisser me réveilla, comme souvent depuis quelques mois (il faudra tout de même que je m'en préoccupe), me forçant à quitter notre lit sans réveiller Julie, à enjamber Julius en le clouant au sol d'un index impérieux pour qu'il ne me suive pas, à descendre l'escalier de la Quincaillerie sans faire grincer les marches, sans allumer une fois arrivé en bas, au cas où la porte du dortoir serait restée ouverte, bref à jouer le fantôme de la délicatesse pour ne pas réveiller Mosma, Sept et Mara qui dormaient du sommeil du juste dans le dortoir familial. Me voici donc en bas, vessie distendue, progressant sur la pointe des pieds vers la porte des chiottes, quand un bourdonnement de phrases me parvint.

Immobilisation.

On causait.

Deux voix monocordes.

Les voix de Monsieur Malaussène et de C'Est Un Ange.

C'est fou, la curiosité. Envie de pisser ? Depuis quand ? Mes oreilles s'épanouirent.

Voilà ce que se disaient mon fils et mon neveu dans la nuit du dortoir :

SEPT (*le neveu*) : Tu les as entendus armer leurs flingues ?

MOSMA (*le fils*) : Tu parles ! C'est un son que je ne suis pas près d'oublier.

SEPT : Le même bruit qu'au cinéma. Amusant, non ?

MOSMA : Très. C'est fou ce que je me suis marré.

SEPT : Et le même vocabulaire : « Putain c'est chaud, faut qu'on s'arrache ! Allez Kébir, fume-les, ces bâtards ! Faut nettoyer ! » Un lexique de cinéma.

MOSMA : Pourtant, ces mecs-là ne doivent pas y aller souvent, au cinéma.

SEPT : Ils l'alimentent.

Silence. Long. Puis, C'Est Un Ange, sur ce ton ennemi de l'inquiétude qu'il prend depuis toujours quand il s'agit de comprendre.

– Sérieusement, Mosma, je me demande pourquoi ils passent leur temps à armer leurs flingues dans les films. Y compris dans les westerns. Le barillet d'un revolver, ça tourne tout seul en pressant sur la gâchette, non ?

– Sur la queue de détente, oui, corrigea Mosma.

– Pas besoin d'armer, alors, conclut Sept. Surtout les flingues modernes. Ça veut dire que depuis la nuit du cinéma parlant, ce dé clic a valeur de langage pour les metteurs en scène. Il obéit aux lois de la narration : Attention, j'arme. Clic ! Spectateur, te voilà prévenu. Un petit signe qui fouette l'imagination avant le passage à l'acte, sur la toile comme dans la réalité.

Apparemment Mosma n'était pas d'humeur. Il bougonna :

– Laisse tomber, Sept. Si tu tiens à transformer la chose en débat de cinémathèque, va trouver mon vieux père. C'est lui que ça

passionne ce genre de subtilités.

Le vieux père, c'est moi. Mais c'était dit sans animosité. Un soupçon de lassitude filiale, tout au plus. C'est l'ordre des choses : les fils impatientent les pères jusqu'au jour où les pères crispent les fils. La remarque de Mosma m'ayant amusé, je fis un pas vers le dortoir pour participer à la conversation. Mais on me saisit par-derrière, on m'immobilisa en me plaquant une main sur la bouche. Une voix familière me murmura à l'oreille :

– Ferme-la, Ben, et ne bouge pas.

C'était Hadouch.

Injonction confirmée par l'apparition de ma sœur Verdun qui se planta devant moi, un index sur les lèvres et l'autre désignant une troisième silhouette, laquelle, adossée au mur du dortoir, écoutait la même conversation que nous. Il me sembla reconnaître Titus.

Silence.

Immobilité et silence.

Jusqu'à ce que la voix de Mosma s'élève à nouveau dans la nuit.

MOSMA : Ces gars-là nous connaissaient.

SEPT : Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

MOSMA : Ils savaient comment on fonctionne. Ils ont sauté direct sur Mara pour paralyser tout le monde. Ils savaient qu'on ne broncherait pas si Mara courait un risque.

SEPT : N'importe qui aurait pu raisonner comme ça.

MOSMA : Pas n'importe qui. Pour mettre d'entrée de jeu un couteau sous la gorge de Mara il fallait la connaître, connaître aussi la nature de nos liens, notre affection pour elle si tu préfères, et son affaire avec Tuc.

SEPT : Une lame sur la gorge de n'importe qui aurait eu le même effet.

MOSMA : Non, si ça n'avait pas été la gorge de Mara j'y serais allé franco. Il y a eu un moment où le gars s'est relâché. J'aurais pu lui démettre l'épaule et lui péter le coude. Mais j'ai hésité.

SEPT : Si tu avais fait ça, tous les autres nous seraient tombés dessus.

MOSMA : Non. Parce que c'est lui qui aurait eu sa propre lame sous la gorge.

Dans le silence qui suivit, Hadouch a doucement desserré son étreinte et a ôté sa main de ma bouche. De quoi parlait-on bon Dieu ? Quelqu'un pouvait-il m'expliquer de quoi parlaient ces gosses ? C'est ce que devaient exprimer mes yeux écarquillés dans la pénombre parce que Verdun me fit signe qu'on m'expliquerait plus tard.

MOSMA : La personne qui nous a balancés nous connaît parfaitement, je te dis. Non seulement ils savaient que nous avons enlevé Lapietà mais ils savaient qui nous sommes, qui est Mara ! Ils savaient qu'elle est avec Tuc. Ils voulaient juste nous faucher Lapietà et son fils. Otages. Rançon. Et nous trois, témoins gênants, éliminés au moindre problème. Ce qui a bien failli se passer dans ce putain d'escalier, d'ailleurs. Il s'en est fallu d'un poil.

SEPT : Trois ou quatre secondes, je dirais.

Silence.

SEPT : Alors, qui nous a balancés à ces fumiers d'après toi ?

MOSMA : Va savoir... Quelqu'un de proche en tout cas.

C'est ici que s'est élevée la voix de Mara, couchée dans le lit du haut. Elle a clairement annoncé :

– Moi je sais.

MOSMA : Toi, ferme-la.

Avant que Mara n'ait pu protester, son curriculum vitae lui est tombé dessus comme une avalanche. Qui les avait foutus dans ce merdier – enlever Lapietà ? Mara. Qui avait suivi Tuc dans ce projet

de performance ? Mara. Qui les faisait chier depuis sa plus petite enfance avec le chapelet de ses conneries ? Mara ! Une putain de série au nombre d'épisodes incalculable. Et toujours le même scénario : Mara se lance dans une aventure démente. La fameuse spontanéité Mara ! La fougue Mara ! La conviction Mara ! L'incomparable énergie Mara ! Mara et ses installations ! Mara et ses performances ! Mara et ses amours ravageuses ! Tuc, la dernière passion en date ! Le rapt de Lapietà, la dernière idée ! Et à chaque fois ce crétin de Sept la suit pour la protéger d'une catastrophe inévitable. Une fois le drame accompli, cet autre crétin de Mosma efface les traces, pour ne pas emmerder Benjamin avec les conséquences.

Ici Mara laissa entendre d'une voix tout à fait posée que d'ailleurs, à son humble avis, Mosma avait tendance à me « surprotéger ». (C'est le terme qu'elle a employé.)

MOSMA : Ah ! bon ? Tu trouves qu'il n'a pas assez à faire avec ce qui lui tombe naturellement sur la tête, mon vieux père ? Vos parents l'ont fait chier pendant toute sa jeunesse et il faudrait qu'on en rajoute ? Au nom de quoi ? La tradition Malaussène ? Il n'aura donc jamais la paix ? Il faut vraiment lui raconter qu'à cause de toi on a failli se faire descendre tous les trois ? Et qu'au moment où on s'en est sortis il a fallu que tu défourailles sur un flic ? Un flic, Mara, putain de Dieu, tu as tiré sur un flic ! Que tu as touché deux fois ! Deux balles de Shoeltzer 72 dans la peau d'un flic ! Maracuja Malaussène ! Et il faudrait que je raconte ça à Benjamin ? Que sa nièce bute des flics !

On n'était plus dans le murmure mais pas encore dans la vocifération. L'expression un peu tendue d'une autorité fraternelle, plutôt. Le ton sur lequel je parlais à Thérèse au même âge, me semblait-il.

Suivit un profond silence. Que C'Est Un Ange interrompit à sa façon apaisante :

– Tout ce que Mosma essaie de te dire, Mara, c'est qu'il en a marre de vider ta caisse. Il aimerait que tu grandisses un peu. Que de temps en temps tu ailles chier dans la nature.

– Et puis arrête de flipper pour Tuc, conclut Mosma. Tant que la rançon n'est pas payée, il ne peut rien lui arriver à ton mec.

Pépère est passé d'une voiture à l'autre sans un claquement de portière. Il s'est assis à côté du chauffeur, a donné l'itinéraire et s'est tu. Pourquoi ce silence ? Ce n'est pas le genre de questions qu'on lui pose. S'il parle, il parle. S'il se tait il se tait. L'électrique a démarré dans un souffle. Rien à entendre que le grésillement des pneus sur l'asphalte. L'électrique glisse sur la route que le soleil fait luire.

Au bout d'un moment, le chauffeur dit :

– Il fait beau, hein, Pépère ?

– Tu bosses à la météo ?

C'est sorti et rentré comme une langue de serpent.

De nouveau le silence.

Dehors, il fait beau oui, mais comme s'il ne devait plus jamais pleuvoir. Ils sont deux poissons séchés glissant sous un ciel de feu. Le plus vieux pense au garçon qu'il a laissé au volant de l'autre voiture. Et si on me l'avait retourné ? Le soupçon vient de lui sauter dessus comme une tarentule. Kébir retourné ? Pépère ne va plus penser qu'à ça, il le sait. Voyons, voyons, récapitulons. Pascou laisse tomber le Shœltzer avec ses empreintes au fond de l'escalier et Kébir ne va pas le récupérer. Ce n'est pas volontaire, ça ? Ce n'est pas de propos délibéré ? Et laisser trois témoins vivants ! Éduqués comme je les ai éduqués ! Ce n'est pas sauter sur l'occasion pour offrir aux flics indices et témoignages ? Et d'ailleurs qu'est-ce qu'ils faisaient là, les

flics ? Qui les a prévenus ? Était-ce vraiment des flics ? Qui était-ce si ça n'en était pas ?

Au chauffeur Pépère dit :

– La terre est en train de sécher comme une figue au Sahara et tu appelles ça du beau temps ?

On entend ce genre de mensonges tous les matins à la radio, qu'il fait beau, et ils le répètent vingt fois par jour, tous autant qu'ils sont. Un putain de troupeau qui va crever de soif en parlant du beau temps.

– Réfléchis un peu, bordel.

Bon, reprenons : l'an passé, Kébir échange son Shœltzer contre le Stein de Pascou. Pascou a toujours été un dingue du Shœltzer. Une fois qu'il a celui de Kébir, il farcit des cibles. Il plombe les arbres en forêt. Il taille des branches. Une orgie de munitions. Et pour couronner le tout il s'en sert au casino de Beauregard. Pour rien, comme ça, pour le fun, comme ils disent. Résultat, deux blessés. Et Pascou ne s'en débarrasse pas ! Une arme qui n'est plus que son empreinte ! Qu'il laisse tomber au fond de l'escalier quand il est touché et que Kébir ne va pas récupérer. Autrement dit que Kébir refile aux flics.

CQFD.

Au chauffeur, Pépère dit :

– Réfléchis un peu avant de répéter.

Il fait beau, il fait beau... C'est comme l'autre, là, à Paris, avec ses plages... Bronzer toute l'année. Soi-disant pour dépolluer la capitale. Des plages sur les bords de la Seine... Qui est-ce qui l'a décroché ce marché de gisants ? J'aimerais bien le savoir...

– Ne répète rien de ce qui se dit aux infos. Je te l'ai dit cent fois.

Retourné, le petit Kébir. Aucun doute. Une crêpe. Depuis quand ? Par qui ? Contre quoi ? Pépère ne peut penser à rien d'autre pendant

les vingt kilomètres suivants. Les Chinois ? Non, Kébir n'aurait pas touché à un Chinois. Même du bout des yeux. Et puis pourquoi, les Chinois ? On est en affaires avec eux. Tout est balisé. Et l'autre abruti derrière son volant : « Il fait beau, Pépère ! »

– Pense un peu, merde !

Silence.

Le chauffeur mettrait bien la radio mais Pépère n'aime pas.

– C'est du bruit votre musique à la con.

Dans la voiture électrique, Pépère, son petit cartable sur les genoux et les yeux droits devant, songe au mensonge... Pas seulement à ceux de ses gosses. Le mensonge en général. Le mensonge intime et sociétal. Le mensonge comme moyen de communication, comme mode de gouvernement, comme stratégie et comme force de gestion. Ce qu'on peut faire avaler à l'électeur, quand même, au citoyen, au client, à l'employé, au riverain... La mairesse, avec ses plages. On aura beau dire, ils sont forts. On peut toujours s'aligner, nous autres, avec nos petits moyens... Le mensonge, lui, Pépère, jamais. Ses gars, il ne leur a jamais fait prendre des vessies pour des lanternes. Il les a éduqués à la vérité cash. Le monde tel qu'il est. Sans sauce. On ne ment pas. Ou si on ment c'est à la police et c'est servir la vérité. Sinon, on meurt.

– Tu as coupé le GPS ?

Avant de partir, oui, répond le chauffeur, démonté. Plus de GPS dans cette voiture. Il est venu sans.

– Tu as fait le trajet avec une carte ?

Oui.

– C'est tout un merdier aujourd'hui pour trouver des cartes routières.

Oui.

– Prends à droite, la prochaine.

Voilà.

Et si je me trompais ? Si Kébir était propre ? Non, le mensonge, ça se sent. Là-dessus on n'a jamais pu m'enfler. Pourquoi aurait-il eu une telle peur de moi, aujourd'hui, s'il ne m'avait pas baladé ? Aujourd'hui beaucoup plus que d'habitude, oui. Il a toujours été un peu craintif avec moi c'est vrai, mais tout à l'heure c'était une vraie trouille, perceptible comme une odeur. Non, on me l'a retourné. Tout ce temps en haut de l'escalier sans rectifier les trois témoins du fond, formé comme je l'ai formé c'est tout simplement impossible.

Au chauffeur, Pépère demande :

– Et ton portable ?

Éteint.

– Éteint, éteint ou juste fermé ?

Éteint, éteint, batterie enlevée et tout.

– Il date de quand ?

Volé de l'avant-veille.

– Où ça ?

Gare Saint-Lazare. Volé, dépucelé, et réorienté.

Ah ! c'est bien, ça. Côté précautions, il n'y a rien à redire.

– C'est bien, mon petit.

On roule encore.

On se tait.

Puis Pépère appelle le chauffeur par son prénom.

– Frédéric ?

– Oui, Pépère ?

– Tu avais quel âge quand je t'ai donné ta première leçon ?

– Douze ans et demi.

– Et qu'est-ce que je t'ai dit ? La première chose ?

– On pipote pas.

Premier cours, sur le mensonge en effet. Il y avait une dizaine d'années de cela. Boulevard de Courcelles. La main de Frédéric immobilisée par la poigne de Pépère dans la poche de son manteau. Qu'est-ce que ta main fait dans ma poche, mon garçon ? Je vous vole, monsieur. Et qu'est-ce que tu voles ? Votre portable, monsieur. À les voir se balader côte à côte, loden, cachemire et velours côtelé, on aurait vraiment juré un grand-père et son petit-fils en promenade dominicale. Tu n'en as pas ? Si, monsieur. Alors, pourquoi me voler le mien ? J'en avais envie. Envie de mon portable ? Non monsieur, envie de voler. C'est bien, mon petit, avait commenté Pépère sans lâcher la main du gosse, tu voles mal mais au moins tu ne pipotes pas.

Frédéric, voleur sans besoin, recruté dans les beaux quartiers. Pépère en a pêché quelques-uns comme ça. Des vocations. La part distinguée de ses troupes. Avec un Lacoste sur le dos et un numéro de *Valeurs actuelles* sous le bras, personne ne s'en méfie sur les repérages. Ouvrir les grandes écoles à la caillera, d'accord, à condition d'inclure une proportion de culs propres dans les bandes. La sociale selon Pépère. Il faut mélanger, c'est sa conviction.

Frédéric tourne franchement la tête vers Pépère. Il sourit au souvenir de cette première fois.

– Je m'en souviens parce que, à l'époque, pipoter, je ne savais pas ce que ça voulait dire.

Ah ! La question du langage. Les langues respectives de ces jeunes gens. Il a fallu mélanger leurs lexiques. Que la soie apprenne le faubourg et réciproquement. Qu'ils n'aillent pas se foutre sur la gueule pour des questions de vocabulaire.

Pépère éprouve le besoin de revenir sur le début de leur conversation.

– Fred, ne répète rien. C'est important, je t'assure.

Frédéric approuve de la tête.

L'électrique roule silencieusement sur son tapis d'asphalte fondant.

– Si tu entends un truc à la radio du matin (il a toujours tenu à ce qu'ils s'informent, journaux, radio, qu'ils ne soient pas abonnés aux seuls bruits qui courent), même un pipotage de la météo, garde-le pour toi. Si tu captes des fake news sur ton écran, pareil. Ne répète pas. Laisse-toi le temps de la digestion. Tu recoupes l'info avec les copains, au besoin vous me demandez, et après seulement tu peux en parler. Mais juste si ça en vaut la peine. Parce que franchement, dire qu'il fait beau quand le ciel est bleu, tu vois l'urgence, Frédéric ?

Non. Tout bien réfléchi, Frédéric ne voit pas.

Quelques kilomètres à rouler encore. Le temps de finir la leçon.

– Sais-tu pourquoi il ne faut rien répéter ?

– Pour ne pas paraître ballot ?

– Au contraire, quelquefois c'est utile de passer pour un imbécile. Ça désarme. C'est un signe d'innocence. Cherche mieux, mon petit. Pourquoi faut-il la fermer ?

On roule en rase campagne à présent. Pépère attend la bonne réponse. Mais Frédéric ne voit pas, non.

– Parce que bavarder pour ne rien dire, mon petit, c'est un réflexe de balance.

Une balance, explique Pépère, c'est d'abord un bavard qui prend les devants sur n'importe quel sujet ; il y va, il cause, il cause, et il finit par envoyer. Suffit qu'on sache le faire dévier... Il finit forcément par dire ce qu'il ne faut pas. La pire des balances, et la plus fréquente, c'est la balance involontaire.

– Je vous l'ai expliqué, ça. Souvent.

Ils ont même fait des exercices. Pépère posait des questions. Si on ne répondait pas le strict nécessaire, il taclait. Ça pouvait être une

retenue sur leur argent de poche. Frédéric y avait laissé quelques billets de vingt.

– Voilà. Arrête-moi là.

Une ligne droite entre des labours. L’horizon aux deux extrémités. Pépère dit :

– Je suis arrivé.

Il ne descend pourtant pas.

– J’ai un service à te demander, mon petit.

– C’est à propos de Kébir ?

– Pose pas de questions. Qu’est-ce que je viens de te dire ? Ne te précipite pas, je te dis. Trop causer, se précipiter, c’est du pareil au même. Tu t’exposes. Pourquoi ce serait à propos de Kébir ? Parce que vous avez senti que j’en avais après lui pour l’histoire de l’escalier ? En quoi ça vous regarde, ça ?

Un temps.

– Non, ce n’est pas à propos de Kébir.

Un autre temps.

– C’est à propos du type au combi.

– Celui qui couvrait le gars aux deux feux ?

– Celui-là oui.

– À lui tout seul il a fait pas mal de dégâts.

Putain, pensa Pépère, mais je n’arriverai jamais à le faire taire. Il faut qu’il commente, c’est plus fort que lui. Il faut qu’il se fasse valoir. Ce besoin d’affection quand même chez ces jeunes de la haute, une vraie gangrène. Mais oui, mon gars, Pépère t’aime bien, va. Allez, écoute un peu. Arrête de sauter comme un chiot. Tu l’auras, ton sucre.

Pépère pose sa main sur la tête du garçon.

– Je veux que tu me le retrouves, le type au combi, et que tu me l’amènes.

– C’est comme si c’était fait, Pépère.

Mais non, bordel, tant que ce n’est pas fait ça ne peut pas être comme si c’était fait !

– Est-ce que tu sais seulement où il habite ?

Frédéric sent le poids froid de la chevalière sur sa nuque. Et une certaine lassitude dans la voix de Pépère quand il lui annonce :

– J’ai l’immatriculation de son véhicule. Demain je te donne son identité et son domicile.

Pépère pince l’oreille du garçon.

– Allez, je compte sur toi, mon petit.

Il tire doucement sur le lobe.

– Vous serez trois pour faire ça. C’est toi le chef. Tu fais au mieux.

Puis, il sort.

Le soleil lui tombe dessus.

La troisième voiture ne se montre qu’après la disparition de l’électrique.

Ma nuit s'acheva dans la cuisine, assis derrière un café que la peur rétrospective et la consternation m'empêchèrent de boire. On avait failli me tuer mes trois derniers. J'en tremblais si fort que je me tenais à la table.

J'aurais préféré ressentir la classique fureur des parents contre l'enfant qui n'est pas mort, celui que la voiture a raté de justesse, celui que les courants ont emporté mais que la mer a miraculeusement rendu vivant, l'enfant tombé de la falaise qu'un feuillage providentiel a retenu. On t'avait dit, pourtant, de ne pas te pencher, de ne pas t'éloigner du rivage, de regarder en traversant. Combien de fois faut-il te répéter les choses ? Tu te rends compte de ce que tu as fait ? Tu le fais exprès, ce n'est pas possible ! Tu vois dans quel état tu mets ta mère ? Vraiment, je ne sais pas ce qui me retient de... De quoi, au fait ? De jeter le rescapé par la fenêtre et qu'on en finisse une fois pour toutes avec les terreurs primitives ? Il y a de ça dans le coléreux soulagement des familles ; une consolante envie d'infanticide qui, malheureusement, n'est pas à ma portée. Moi, chaque fois qu'un membre de ma tribu frise la mort, c'est le catalogue entier qui défile devant mes yeux : Jérémy explosant avec sa bombe artisanale (*Au bonheur des ogres*), Julie, les os brisés au fond d'une péniche (*La Fée Carabine*), Clara courant au massacre dans le lit de Saint-Hiver et Verdun essuyant le feu de l'ennemi contre la poitrine

du vieux Thian (*La Petite Marchande de prose*), Thérèse brûlant vive dans sa caravane de cartomancienne (*Aux fruits de la passion*)... Et j'en oublie... Louna menacée d'égorgement par cet amant neurologue que Jérémy surnommait Planche à Voile (*Des chrétiens et des Maures*), et dans *Monsieur Malaussène* Julie et Gervaise perdant l'une notre enfant et l'autre sa vie dans le même hôpital. En deux mille et quelques pages, ils m'auront tout fait. Et maintenant les derniers-nés – trois d'un coup, cette fois ! – hachés par des balles au fond d'un escalier. C'est l'image, oui : Mara, Sept et Mosma, morts dans un sang noir, les mains liées derrière le dos, un sac-poubelle sur la tête, au fond d'un escalier puant la pisse urbaine et le joint froid. Ni plus ni moins qu'un tas d'ordures où s'enfoncent les balles. Je n'arrivais pas à *ne pas les imaginer morts*, c'était plus fort que moi. Ajoutez-y l'effroi qu'ils avaient dû ressentir, la terreur, la solitude, l'horrible stupeur qui vont avec ce genre de trépas... Je n'arrivais pas à mesurer la chance infinitésimale qui me les avait rendus vivants, occupés à bavarder comme si de rien n'était dans le dortoir où leurs aînés avaient grandi ; je n'y croyais pas encore.

D'où l'immobilité du café dans ma tasse.

Et moi tout au fond.

Assis autour de la table, Verdun, Hadouch, Titus (et Julie qui nous avait rejoints) ne semblaient pas pressés de me voir remonter à la surface. Sans doute craignaient-ils une engueulade. Parce que, tout de même... Depuis quand savaient-ils ça ? Et que savaient-ils au juste ? Savaient-ils que c'étaient nos gosses qui avaient enlevé Lapietà ? Mara l'avait-elle annoncé à Titus ? « Parrain, nous sommes en train de monter une *installation* dont tu me diras des nouvelles » ? Et cette bagarre générale sous l'esplanade de la Défense qui a failli me les tuer tous les trois, est-ce Verdun qui l'a commanditée ? Titus y a-t-il participé ? Avec qui ? Silistri ? Hadouch ? Mo et Simon ? La sainte

alliance de la flicaille et des voyous ? Qui d'autre était au courant de tout ça ? Le reste de ma tribu ? J'étais le seul con ? Combien de temps pensaient-ils me confiner dans l'ignorance ? Jusqu'à la fin de mes jours ? Que me cachai-ils de plus ? Menions-nous des vies à ce point étanches ? La tribu dans la réalité et moi dans le formol ? Autant de questions où s'engouffrait une colère qui, maintenant, me propulsait vers la surface.

À la seconde où j'émergeai, Julie posa un enregistreur sur la table.

– Écoute ça, Benjamin, tu parleras après.

Julie déclencha l'appareil.

J'entendis une question :

– *Et vous, monsieur, que pensez-vous de l'affaire Lapietà ?*

Bien sûr, je reconnus la voix qui donnait la réponse. C'était la mienne.

– *Je pense aux familles.*

Ma propre voix. Réponse à ce foutu journaliste dans le TGV qui me ramenait du Vercors. Il venait d'interviewer l'abbé Courson de Loir à propos de l'enlèvement de Lapietà et en profitait pour cuisiner son voisin de siège, moi-même. Il demandait :

– *Aux familles ? À la famille Lapietà ? Aux familles des otages en général ?*

Et je m'entendis répondre :

– *Plutôt à celles des ravisseurs. Pour l'instant elles ignorent sans doute ce qu'ont fait ces jeunes gens, mais ce sera terrible pour elles quand ils se feront prendre.*

Et je me souviens très bien, tout en parlant, avoir pensé : mais ferme-la pauvre con !

– *Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il s'agit de jeunes gens ?*

Et au lieu de la fermer, me voilà pérorant :

– *Le contenu de leur manifeste. Connaissez-vous un seul adulte, surtout parmi nos politiques, capable de témoigner aujourd’hui d’un tel degré de conscience sociale ?*

Pauvre de moi.

Un épais silence recouvrit la table après que Julie eut rempoché son appareil.

– Voilà pourquoi on ne t’a rien dit, mon chéri.

Hadouch posa un nouveau café devant moi.

– Celui-là, bois-le avant qu’il refroidisse.

*

Le reste de la nuit fut consacré à l’analyse de ce qu’avaient dit les gosses dans le dortoir. Verdun et Titus les avaient déjà interrogés mais ils espéraient que ces chuchotements nocturnes leur en apprendraient davantage sur la bande de cagoulés qui leur avait fauché Lapietà et son fils. Mais non. Masqués et sapés façon commando, un bandeau de la BRB autour du bras, ils n’avaient lâché aucun prénom ni aucun nom. Ils étaient bien armés, si l’on en jugeait par le Shoeltzer 72 tombé dans l’escalier et la Kalachnikov qui avait abattu Silistri. Des violents, qui n’hésitaient pas à utiliser leur arsenal.

Le café m’étrangla :

– Silistri est mort ?

Hadouch me tapota le dos.

– Pas encore, on le soigne.

– Qui le soigne ?

– Postel-Wagner. Avec l’infirmier Sébastien.

– C’est grave ?

– Ce n’est pas exactement une égratignure, concéda Titus.

– Revenons aux gosses, proposa Verdun.

Qui lâcha, à brûle-pourpoint :

– Mara est enceinte.

Moi :

– Enceinte ? Mais on vient à peine de fêter ses dix-sept ans !

Hadouch hocha la tête.

– C'est un peu âgé, en effet. Quel âge avait ta mère quand tu es né, Ben ?

– Enceinte de qui ?

– De qui d'après toi ? demanda Verdun. Du fils Lapietà, bien sûr.

– De Tuc ? Et qu'est-ce qui te fait dire qu'elle est enceinte ?

– Un air habité. Et puis, elle est tiède sans être fiévreuse.

– Un peu saoule sans avoir bu, ajouta Julie.

– Elle le sait ?

– Qu'elle est enceinte ? Peu probable, c'est trop tôt. Elle s'en doute peut-être.

J'ai fixé Verdun, longuement. C'est la Verdun bébé qui m'a rendu mon regard, celle qui fulminait contre la poitrine du vieux Thian. Verdun était en colère. Revenant au sujet central de leurs préoccupations, elle demanda :

– D'après vous, qui a trahi les gosses ? Qui a vendu Lapietà à cette bande ?

– Trois pistes, répondit Titus. Le chauffeur du camion que ces crétins ont loué à la société Bernhard pour avaler la Clio de Lapietà ou le copain du fils Lapietà, rue de Charenton, chez qui ils ont planqué cette même Clio après l'enlèvement, ou alors Alice, la joueuse d'OMNI, au nom de laquelle ils ont signé la location du camion. Je vérifierai. J'ai envoyé le lieutenant Valmondois à Colmar interroger le gars du camion et le lieutenant Brochard s'occupe du copain de Tuc. On peut s'y fier, ils savent cuisiner, ces deux-là. Je m'occuperai personnellement d'Alice. Mais il y a plus important.

– Le Shœltzer ? demanda Hadouch.

– Oui. Je l’ai confié à un collègue de la balistique qui a bien voulu accélérer le mouvement. Ce flingue a déjà servi. Au casino de Beauregard. Une balle dans la main d’un croupier qui n’était pas pressé de lever les bras, une autre a coupé le nez d’un garde qui pensait pouvoir actionner l’alarme.

– C’est précis, le Shœltzer, confirma Hadouch.

– Ils vont venir le chercher annonça Titus. Ils vont penser que les gosses l’ont gardé et vont vouloir le récupérer avant qu’il ne tombe entre les mains de la police.

– Et comme ils ne savent pas si vous étiez vous-mêmes de vrais flics, ajouta Verdun, ils vont se pointer ici pour vérifier.

Sur quoi, ils passèrent à autre chose, comme si recevoir à domicile la visite des tueurs qui avaient failli liquider notre progéniture équivalait à un apéro mondain.

Verdun demanda à Titus le programme de sa journée. Il devait rendre son rapport sur l’affaire Lapietà au divisionnaire Menotier, son supérieur direct, sur lequel Legendre, le patron des services actifs, exerçait une pression de marteau-pilon, probablement due aux impatiences ministérielles.

– Moi aussi, dit Verdun, je suis attendue. Convocation chez le procureur.

– Souzler ?

– Oui. Un de mes prévenus a été retrouvé pendu dans sa cellule, samedi au réveil. Avec un bas de contention. J’ai demandé au proc d’agir pour accélérer l’enquête administrative. Je compte faire un tour dans la cellule et y interroger ses codétenus.

Ici, elle se tourna vers Titus.

– Si tu avais un moment, Titus, je te demanderais de perquisitionner son appartement. Tu pourrais ?

– Comment s’appelle-t-il, ton pendu ?

– Balestro. Jacques Balestro.

– Va pour une perquise. Je ferai un saut chez lui après la séance Menotier. Où habitait-il, le Balestro ?

– Une tour, sur le front de Seine. Celle qui ressemble à un empilement d'aquariums.

– Ah, je vois. Le paradis des Qataris. Qu'est-ce que tu cherches ? Des bas de contention ?

– Entre autres choses. Je veux surtout savoir sur quel pied Balestro vivait. Tu peux ? Je te prépare le mandat. Pendant ce temps, j'irai examiner son corps à la morgue.

La conversation prenant un tour un peu technique, mes paupières pesèrent. Le sommeil interrompu réclamait ses droits. J'étais sur le point de sombrer quand un vague souvenir m'entrouvrit l'œil :

– Excusez-moi, mais tout à l'heure, dans le dortoir, Mosma n'a-t-il pas dit que Mara avait descendu un flic ?

– C'est rien ça, un flic, m'apaisa Hadouch.

– Et puis c'est un tout petit flic, précisa le capitaine Adrien Titus.

Le petit flic en question serrait les dents pendant que Nadège lui changeait son pansement. Le fait était qu'à quelques centimètres près ces deux tirs l'auraient faite veuve. Une fiancée veuve, les pires en matière de vengeance. La fiancée soignait l'inspecteur stagiaire Manin en marmonnant des promesses :

– Putain, la salope, je te jure que si je la chope...

Pourquoi avait-il fallu que Manin lui dise qu'il s'agissait d'une femme ? Ça lui avait échappé dans le feu des retrouvailles.

Une fois recousu par le géant Talvern et pansé par Clara et Gervaise, l'inspecteur stagiaire Manin avait été rapatrié par son chef, le capitaine Adrien Titus, chez lui, 62 rue Julien-Lacroix, chez lui, chez Nadège, chez eux... Chez qui, au fait ? C'était un sujet de controverse entre Nadège et Manin. Ils avaient commencé colocataires, l'apprenti flic et la jeune infirmière. Loger à Paris, à leur âge, deux salaires y suffisaient à peine, même dans le XX^e arrondissement. Colocataires, donc en tout bien tout honneur. Et puis, nécessité faisant loi, on avait partagé le même lit. Pour agrandir. Un lit pour deux ça libérait une pièce et en plus au lit c'était bien. C'était bien comme ces vins goûtés par les connaisseurs, au restaurant, qu'on ne déclare jamais « bons » mais « bien ». « Il est bien, oui, ça peut aller. » On s'était goûté, en somme. Mais on restait colocs, hein ? Bien sûr, chacun sa liberté, ça allait de soi.

Bref, Manin était rentré au bercail vers quatre heures du matin, pas certain d'être accueilli par Nadège, vu les décibels de leur dernière séparation. Quoique chez lui autant que chez elle, il aurait parfaitement pu se faire claquer la porte au nez. Mais, en le voyant debout dans l'encadrement, mort sur pied, Nadège avait crié son nom. Elle l'avait serré si fort dans ses bras qu'il s'était évanoui.

Le lit.

Les vêtements prudemment ôtés.

À la vue du pansement, Nadège avait demandé :

– Qui t'a fait ça ?

Réponse dilatoire :

– C'est rien, ça a juste été un peu plus dur qu'on ne pensait.

Un tout petit peu plus dur, oui : Manin avait vu le divisionnaire Silistri se faire couper en deux par une rafale de Kalachnikov. Lui-même avait tué son premier homme et reçu sa première blessure de guerre.

RÉPERTOIRE

ADRIEN : Voir Titus.

ALCESTE : Romancier de vérité vraie publié par les Éditions du Talion.
Avant-dernier titre paru : *Ils m'ont menti*. Dernier titre : *Leur très grande faute*.

ALICE : Musicienne. Amie des cousins Malaussène. Joueuse d'OMNI.

ALLIER : Commissaire de police.

ANTIGONE : Surnom donné par la Reine Zabo à l'un des auteurs de vérité vraie des Éditions du Talon.

ARIANA : Ariana Matassa, épouse de Georges Lapietà. Par ailleurs amie d'enfance du capitaine Adrien Titus qui l'aidait (en vain) à faire ses devoirs. Il l'appelait « mon p'tit cousin » par comparaison à ce moustique à longues pattes auquel elle ressemblait alors.

ARMAND : Soldat de Pépère. Gardien de Lapietà. Ch'ti d'origine.

Aux fruits de la passion : Orphelinat créé par Gervaise. Initialement réservé aux fils de putes mortes sur le pavé parisien, il s'est peu à peu élargi à tout ce que le vaste monde produit d'enfants abandonnés. Gervaise, Louna et Clara y travaillent. Ainsi que Ludovic Talvern, le mari de Verdun. Titre de l'un des romans de la saga Malaussène.

BALESTRO, Jacques : Agent sportif au service de Pépère. On dit scout. Autrement dit, recruteur de jeunes footballeurs. Connue un temps au Brésil, sous le nom de Ryan Padovani. Oncle Ryan, pour les garçons qu'il recrutait.

BAPTISTE : Frère footballeur d'Alceste. Par ailleurs recruteur dans les troupes de Pépère.

Belleville : Quartier de l'Est parisien et de la famille Malaussène où l'auteur niche depuis 1969. C'est la Géographie réduite par l'Histoire aux dimensions d'un mouchoir de poche, une planète miniature.

BENJAMIN (ou Ben) : Fils aîné de la tribu Malaussène. Se dit lui-même « frère de famille ». Père de Mosma. Il est directeur littéraire aux Éditions du Talion – en réalité bouc émissaire professionnel (voir plus bas cette entrée).

Bernhard : Société de transport basée à Colmar où les cousins Malaussène ont, sous le nom de la musicienne Alice, loué le camion qui leur a servi pour enlever Georges Lapietà dans le volume précédent.

BERTHOLD : Chirurgien de génie et crétin tonitruant. Ne pas oublier de l'appeler « professeur ». Le docteur Marty et lui se disputent le corps de Benjamin dans *La Petite Marchande de prose*.

BERTHOLET : Commissaire divisionnaire.

BO : Garde du corps chinois d'Alceste.

Bouc émissaire : Nous avons tous besoin d'un coupable pour nous sentir innocents, quitte à l'adorer après l'avoir exécuté. La fonction de bouc émissaire nous vient de la nuit des temps et semble promise à une belle éternité. (Voir René Girard, *Le Bouc émissaire*, « Biblio essais », Le Livre de Poche.) Ici Benjamin Malaussène remplit cette fonction aux Éditions du Talion...

BROCHARD : Lieutenant de police, sur l'affaire Lapietà. Fait équipe avec le lieutenant Valmondois et le capitaine Adrien Titus.

BRUNO : Concierge des Osselets.

CARREGA : Inspecteur de police dans les volumes précédents, laconique et timide, vêtu en toutes saisons d'un de ces blousons de cuir à col fourré mis jadis à la mode par l'escadrille Normandie-Niémen. Réapparaît ici en commissaire divisionnaire. Toujours plus ou moins amoureux de Clara Malaussène sans qu'on sache, depuis sept volumes, s'il y a ou non réciprocité.

CASTELLA : Membre du conseil d'administration de l'EHPAD Les Osselets.

CASTRI, Ana : Médecin légiste formée par le docteur Postel-Wagner. Pratique aussi l'acuponcture et le vélo.

CERCAIRE : Commissaire divisionnaire. Apparaît dans *La Fée Carabine*, où il est en charge de l'affaire des tueurs de vieilles dames à Belleville.

C'EST UN ANGE (dit SEPT) : Neveu de Benjamin. Fils de Clara Malaussène et de feu Clarence de Saint-Hiver. Né dans *La Petite Marchande de prose*. Lecteur émérite. Écouter Sept lire à voix haute c'est s'offrir un ticket d'entrée dans la tête de l'auteur.

CLARA : Mère de C'Est Un Ange, elle-même fille de sa mère et de père inconnu. Photographie le monde tel qu'il est et quel qu'il soit. Sœur préférée de Benjamin, sans doute parce qu'il l'a mise au monde de ses propres mains, la sage-femme s'étant poivrée à l'éther et les médecins ayant déserté l'hôpital. (Hadouch était là, il peut en témoigner.) Travaille avec Gervaise aux Fruits de la passion, l'orphelinat.

CARDINALE, Claudia : Actrice solidement installée dans mon affection cinématographique. Visionnez *Le Guépard* de Visconti, *Il était une*

fois dans l'Ouest de Sergio Leone, c'est ainsi que Georges Lapietà voit sa femme. Moi je la préfère dans le *Huit et demi* de Fellini.

COLONGE : voir Frédéric.

CORIOLAN : Personnage de Shakespeare, réputé pour son humeur cogueuse. Surnom donné par la Reine Zabo à Tony Schmider, un de ses auteurs, dangereusement sensible à la critique.

COUDRIER : Commissaire divisionnaire en charge de toutes les affaires où se trouve impliqué Benjamin Malaussène, y compris (secrètement) depuis qu'il est à la retraite, prise à Malaussène, village éponyme, près de Nice.

COURSON DE LOIR (abbé) : Négociateur dans le volume précédent. Dans celui-ci en charge des chorales à l'échelon national...

DANY (le grand Dany) : Serveur au Sorriso, le restaurant préféré de Benjamin.

DAVERON, Louis : Chef de cabinet du ministre de la Justice.

DÉDÉ : Ami vertacomikorien de l'auteur. Dédé me prête souvent sa cabane forestière pour écrire quand ma maison est trop pleine. Benjamin cache Alceste dans cette cabane pendant toute la première partie du volume précédent. Dédé, Lulu, René, Yves, Mick, Yolande, Roger, Robert et les autres amis vertacomicoriens de l'auteur ont grandi avec Julie Corrençon.

ERWAN : Soldat de Pépère en formation.

FACA (colonel Augusto Parmenido) : Chef de la garde civile à Fortaleza, capitale du Ceará dans le nord-est du Brésil. Tient son rôle dans *Leur très grande faute*, le dernier roman d'Alceste.

FALCK, Jacques : Ici, psychiatre cinéphile, expert auprès des tribunaux de Paris. Dans la vie ami de l'auteur.

FAUSTINE : Sœur d'Alceste. Joue un rôle économiquement important dans les troupes de Pépère.

Fée Carabine (La) : Histoire, plus ou moins inspirée de la réalité, que l'inspecteur Van Thian racontait, le soir, aux enfants de la tribu Malaussène.

FOUCART : Commissaire de police.

FRÉDÉRIC : Frédéric Colonge, soldat de Pépère, recruté à douze ans et demi dans les beaux quartiers de Paris.

GECKO (le) : Ami de jeunesse du capitaine Adrien Titus et frère d'Ariana Matassa, épouse de Georges Lapietà.

GÉRARD (ou Gégé) : Soldat de Pépère, abattu dans le volume précédent. On l'avait déguisé en gendarme.

GERVAISE : Fille adoptive de l'inspecteur Van Thian. Ancienne religieuse spécialisée dans les michetonneuses, repenties ou non. Ancienne inspectrice de police, aussi. Ici, directrice de l'orphelinat Aux fruits de la passion avec Ludovic Talvern, mari de Verdun.

GONZALÈS, William J. : Administrateur du groupe LAVA (*Le Cas Malaussène*, 1).

GOUJON : Commissaire de police.

GRÉGOIRE : Lieutenant de Pépère.

HADOUCH : Famille Ben Tayeb. Hadouch est l'ami d'enfance de Benjamin. Son frère de lait pour ainsi dire. Hadouch, Mo le Mossi et Simon le Kabyle veillent sur la tribu Malaussène depuis le premier volume.

HARPAGON : Surnom donné par la Reine Zabo à l'un des auteurs de vérité vraie des Éditions du Talion.

HERVÉ : Courtier en assurances. Théo et lui sont les pères de Maracuja.

JEAN-MARIE : Ami vertacomorien de l'auteur. Ancien mineur à l'accent méridional le plus chantant qu'on puisse imaginer.

JÉRÉMY : Frère de Benjamin et fils de sa mère. Père inconnu. Choisit tous les prénoms de la tribu. On lui doit ceux de Verdun, de C'Est Un Ange (Sept), de Monsieur Malaussène (Mosma), de Maracuja (Mara) et de Julius le Chien. Devenu neurochirurgien sous l'influence de Marty, le médecin traitant de la famille Malaussène.

JR : JR, c'est JR. L'artiste. Si vous ne le connaissez pas, cherchez par vous-même. Le lecteur trouvera ici la description d'une de ses œuvres.

JU : Garde du corps chinois d'Alceste.

JULIE : Journaliste et passion unique de Benjamin. Fille du gouverneur colonial Corrençon et de Mélina Mélini. Née dans la ferme familiale du Vercors, les Rochas. Mère de Mosma.

JULIUS LE CHIEN : Chien des Malaussène. Race innombrable, odeur soutenue, tempérament indépendant mais fidélité à toute épreuve. Comment le même chien peut-il hanter la même saga pendant plus d'un demi-siècle ? La réponse se trouve dans *Le Cas Malaussène*, 1.

KAMEL : Soldat de Pépère.

KÉBIR : Soldat de Pépère. Son vrai prénom est Marcel.

KLEIN, Benoît : Commissaire divisionnaire à la brigade financière.

KYOKO : Employée à l'hôtel Nippo.

LALBRACHE, Paul : Mari de la mère des Malaussène.

LAVA : Consortium spécialisé, à l'échelon européen, dans l'approvisionnement en eau potable et le traitement des eaux

usées.

LAPIETÀ, Georges : Homme d'affaires, ancien ministre, consultant pour le groupe LAVA. Époux d'Ariana Matassa et père de Tuc. Rapté par un maître chanteur, on cherche à le libérer dans le présent volume.

LEGAMIN : Directeur des Osselets.

LEGENDRE, Xavier : Commissaire de police, gendre du divisionnaire Coudrier. Finit ici sa carrière comme chef du service actif de la police judiciaire. Je ne voudrais pas en dire du mal, mais tout de même.

LÉO : Soldat de Pépère en formation.

LERIEUX, Samantha : Infirmière aux Osselets.

LIOUCHKA : Domestique du couple Lapietà. Tablier blanc sur corsage et jupe noirs. Probablement d'origine polonaise.

LORENZACCIO : Surnom donné par la Reine Zabo à l'un des auteurs de vérité vraie des Éditions du Talion.

LOUNA : Fille de sa mère et de père inconnu. Sœur de Benjamin. Infirmière. Puis conseillère conjugale. Dans *Au bonheur des ogres*, elle accouche de jumelles dont l'auteur ne sait pas ce qu'elles sont devenues.

LOUSSA DE CASAMANCE : Employé aux Éditions du Talion. Sénégalais originaire de Casamance, traducteur de littérature chinoise. Vieil ami de Benjamin. Très proche de la Reine Zabo.

LUDOVIC : Voir Talvern.

KRAMZI : Membre du conseil d'administration des Osselets.

MAGALI : Femme de Jean-Marie.

Magasin (le) : Premier lieu de travail où Benjamin Malaussène exerça son métier de bouc émissaire (*Au bonheur des ogres*).

MAGDA : Soldat de Pépère en formation.

MALAUSSÈNE : Petit village près de Nice où le divisionnaire Coudrier a pris sa retraite. À ne pas confondre avec l'autre Malaucène, au pied du mont Ventoux, qui s'écrit avec un « c ».

MALAUSSÈNE : Voir Benjamin.

MAMADOU : Plongeur au Sorriso, le restaurant habituel de Benjamin, de Loussa de Casamance et de Julius le Chien.

MAMAN : Mère de la tribu Malaussène. Sept enfants : Benjamin, Louna, Thérèse, Clara, Jérémy, Le Petit et Verdun. On ne les a jamais entendus l'appeler autrement que maman. L'auteur ignore son prénom.

MANIN : Lieutenant de police promis à un grand avenir, s'il ne meurt pas prématurément au champ d'honneur.

MANNE, Antonin : Jeune gendarme. Émouvant quand il prend soin de monsieur Paul.

MARACUJA (dite Mara) : Nièce de Benjamin et fille de Thérèse (Thérèse a longtemps refusé de dévoiler l'identité du père. Aujourd'hui qu'il y a prescription, on peut dire que c'est Hervé et/ou Théo).

MARÉCHAL : Membre du conseil d'administration des Osselets.

MARTINS, Nelson Paraiso : Jeune Brésilien, victime de Jacques Balestro et recueilli aux Fruits de la passion.

MARGUERITE : Élève de Pépère spécialisée dans les interrogatoires. Par ailleurs étudiante en médecine.

MARTY : Ami de l'auteur et médecin de la famille Malaussène depuis toujours. On lui doit la mise au monde de C'Est Un Ange dans *La Petite Marchande de prose*. On lui doit aussi la vocation de Jérémy pour la médecine.

MÉDÉE : Surnom donné par la Reine Zabo à l'un des auteurs de vérité vraie des Éditions du Talion.

MEHDI : Lieutenant de Pépère. Agrégé de lettres.

MÉNESTRIER : Administrateur du groupe LAVA.

MENOTIER : Commissaire divisionnaire, un brin carriériste, en charge de l'affaire Vaubertin. N'aurait pas dû se mêler de l'affaire Lapietà.

MICK : Ami vertacomikorien de Benjamin et de l'auteur. Auteur lui-même d'une bande dessinée sur l'attaque nazie de la fin juillet 44 et sur le massacre dont furent victimes les habitants de Vassieux-en-Vercors.

MO LE MOSSI : Lieutenant de Hadouch Ben Tayeb. Inséparable de Simon le Kabyle. Tous trois protecteurs de la tribu Malaussène.

MONERET : Sous-directeur de la maison d'arrêt où sont détenus Kébir et sa bande. Pourquoi a-t-il débranché la caméra de surveillance ?

MONSIEUR MALAUSSÈNE (dit Mosma) : Fils de Benjamin Malaussène, de Julie Corrençon et de Gervaise Van Thian. Né dans *Monsieur Malaussène*.

MOSMA : Voir Monsieur Malaussène.

NADÈGE : Colocataire du lieutenant de police Manin.

NEMO : Pionnier du street art. Roi du pochoir. Ami de l'auteur.

OMNI : Instrument de musique, créé par Patrice Moullet. Un orchestre à lui tout seul.

Osselets (Les) : EHPAD de Beaujeron-sur-Meuse.

PADOVANI, Ryan : Voir Jacques Balestro.

PAUL : Voir Lalbrache.

PASCOU : Soldat de Pépère. Blessé dans le volume précédent. Une balle dans l'épaule, une autre dans le pied.

PASTOR, Jean-Baptiste : Inspecteur de police dans *La Fée Carabine*. Favori du divisionnaire Coudrier. Fait équipe avec l'inspecteur Van Thian et pratique une méthode d'interrogatoires infallible. Amour inoubliable de la mère Malaussène.

PÉPÈRE : Pépère, c'est Pépère. Tout le présent volume lui est consacré.

PETIT (Le) : Frère de Benjamin et fils de sa mère. D'un père assez connu si l'on en croit la nouvelle intitulée *Des chrétiens et des Maures*. Devenu astrophysicien, directeur de recherche à l'Observatoire de Paris. Mesure aujourd'hui 1 m 98. Porte toujours ses lunettes rouges (ou roses, c'est selon).

PIPPPO : Ami sicilien de Benjamin et de l'auteur. Patron du restaurant Il Sorriso, rue Bayle, Paris XX^e. Loussa de Casamance, Julius le Chien et Benjamin y déjeunent volontiers.

POSTEL-WAGNER : Médecin légiste, il fait aussi dans le vivant. Ami de l'auteur, de Benjamin et de Gervaise. Postel-Wagner met au monde Monsieur Malaussène dans le roman éponyme. Auteur de *L'Affaire Arnolfini* chez Actes Sud. Magnifique !

PRIMO : Soldat de Pépère. Gardien de Lapietà. Joueur d'échecs aussi.

Quincaillerie (la) : La tribu Malaussène habite depuis toujours une ancienne quincaillerie, à Paris, rue de la Folie-Regnault, dans le XI^e arrondissement.

RITZMAN : Administrateur du groupe LAVA.

ROBERT : Robert Mazet, ami vertacomorien de Benjamin et de l'auteur, compagnon d'enfance de Julie Corrençon.

RYAN (oncle) : Voir Balestro.

SAM : Soldat de Pépère en formation.

SÉBASTIEN : Infirmier. Bras droit du docteur Postel-Wagner. Ami de l'auteur.

SEPT : Diminutif de C'Est Un Ange.

SILISTRI, Joseph : Commissaire divisionnaire venu des îles. Fait équipe avec le capitaine Titus. Gravement blessé dans le volume précédent.

SIMON LE KABYLE : Lieutenant de Hadouch Ben Tayeb. Inséparable de Mo le Mossi. Le vent du prophète souffle entre ses incisives.

SOUZIER, Bertrand : Procureur général de la République et cousin de la Reine Zabo.

Talion (Éditions du) : Maison d'édition fondée par Talleyrand et dirigée par la Reine Zabo. Depuis les années 2000 les Éditions du Talion se sont spécialisées dans la publication des auteurs de vérité vraie.

TALVERN (juge) : Sœur de Benjamin (Verdun), épouse de Ludovic Talvern et juge d'instruction en charge du dossier Lapietà.

TALVERN, Ludovic : Mari de Verdun Malaussène, dont il fut le professeur en droit des obligations. Ex-juge d'application des peines. Éducateur et boulanger aux Fruits de la passion.

TATANITA : Épouse du capitaine Adrien Titus.

THÉO : Ami des Malaussène et père de Maracuja, avec Hervé, un ami de passage.

THÉRÈSE : Sœur de Benjamin. Père inconnu. Mère de Maracuja, dont elle a accouché dans *Aux fruits de la passion*.

THIAN : Voir Van Thian.

TITUS, Adrien : Flic d'origine tatare. Capitaine. Fait équipe avec le commissaire divisionnaire Silistri et la juge Talvern. Marié à

Tatanita, son « petit bout de chocolat ». Ami des Malaussène et parrain de Maracuja.

TUC : Fils unique de Georges Lapietà et d'Ariana Matassa. Tuc est son surnom. Nous ignorons son prénom.

VAN THIAN : Inspecteur de police franco-vietnamien et nounou de Verdun Malaussène dans *La Fée Carabine* et *La Petite Marchande de prose*. La voix de Jean Gabin dans un corps de brindille. Fils de Louise et de Thian de Monkaï. Père adoptif de Gervaise, collègue et ami de l'inspecteur Pastor, avec lequel il travailla sous les ordres du commissaire divisionnaire Coudrier.

VERCEL : Membre du conseil d'administration de LAVA.

Vercors : Massif des Préalpes du Nord. Haut lieu de la Résistance. Le gouverneur Corrençon et sa fille Julie y possèdent une ferme, les Rochas. L'auteur y compte bon nombre d'amis qu'il quitte avec regret à la fin de chaque été. Les habitants du Vercors sont les Vertacomicorniens.

VALMONDOIS : Lieutenant de police, fait équipe avec le lieutenant Brochard et le capitaine Adrien Titus.

VAUBERTIN, Pascal : Libraire ambulant. Cause involontaire d'un copieux bordel.

VERDUN : Sœur de Benjamin (la plus jeune). Père inconnu. Née, toute hurlante, dans *La Fée Carabine*. C'est Jérémy qui l'a baptisée « Verdun », comme la bataille du même nom. Devenue juge d'instruction sous le nom de Talvern. La juge Talvern.

YOLANDE : Épouse de Mick.

YVES : Ami vertacomicornien de l'auteur. Il faut goûter ses sucres et son pinard.

ZÉ MARTINS : Jeune footballeur dans *Leur très grande faute*, le nouveau roman d'Alceste.

ZABO (dite la Reine Zabo) : Directrice des Éditions du Talion, patronne de Benjamin Malaussène.

REMERCIEMENTS

Ils vont à tous ceux qui accompagnent la tribu Malaussène depuis ses débuts. Et d'abord à Robert Soulat et Christian Mounier qui l'ont accueillie dans la cave de la Série Noire. Je les ai tant aimés ces deux-là !

TABLE DES MATIÈRES

Résumé du volume précédent

Arbre généalogique de la famille Malaussène

I. Pépère

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Répertoire

Remerciements

Ici : illustrations de Tardi.

Ici : *Passantes de Passy*

(David McNeil / Jean-Claude Petit).

© EMI Music Publishing France / Kangaroo, 1993.

Avec l'aimable autorisation d'EMI Music Publishing France. Droits protégés.

© *Éditions Gallimard, 2023.*

Éditions Gallimard

5 rue Gaston-Gallimard

75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

AU BONHEUR DES OGRES (« Folio », n° 1972, « Écoutez lire »).

LA FÉE CARABINE (« Folio », n° 2043, « Écoutez lire »).

LA PETITE MARCHANDE DE PROSE (« Folio », n° 2342, « Écoutez lire »). Prix du Livre Inter 1990.

COMME UN ROMAN (« Folio », n° 2724).

MONSIEUR MALAUSSÈNE (« Folio », n° 3000).

MONSIEUR MALAUSSÈNE AU THÉÂTRE (« Folio », n° 3121).

MESSIEURS LES ENFANTS (« Folio », n° 3277).

DES CHRÉTIENS ET DES MAURES. Première édition en France en 1999 (« Folio », n° 3134).

LE SENS DE LA HOUPPELANDE. *Illustrations de Tardi* (Gallimard / Futuropolis).

LA DÉBAUCHE. *Bande dessinée illustrée par Tardi* (Gallimard / Futuropolis, puis « Folio BD », n° 5502).

AUX FRUITS DE LA PASSION (« Folio », n° 3434).

LE DICTATEUR ET LE HAMAC (« Folio », n° 4173).

MERCI.

MERCI *suivi de* MES ITALIENNES, chronique d'une aventure théâtrale *et de* MERCI, adaptation théâtrale (« Folio », n° 4363).

MERCI. *Mise en scène et réalisation de Jean-Michel Ribes. Musique « Jeux pour deux », 1975, de François Vercken* (« DVD » conception graphique d'Étienne Théry).

CHAGRIN D'ÉCOLE (« Folio », n° 4892). Prix Renaudot 2007.

JOURNAL D'UN CORPS (« Folio », n° 5733).

LE 6^e CONTINENT *suivi d'*ANCIEN MALADE DES HÔPITAUX DE PARIS.

ANCIEN MALADE DES HÔPITAUX DE PARIS (« Folio », n° 5873, « Écoutez lire »).

LE CAS MALAUSSÈNE. ILS M'ONT MENTI (« Folio », n° 7166, « Écoutez lire »).

MON FRÈRE (« Folio », n° 6849, « Écoutez lire »).

LA LOI DU RÊVEUR (« Folio », n° 7021, « Écoutez lire »).

TERMINUS MALAUSSÈNE. LE CAS MALAUSSÈNE II (« Folio », n° 7385, « Écoutez lire »).

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

Dans la collection « Folio Junior »

KAMO. L'AGENCE BABEL, n° 800. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*

L'ÉVASION DE KAMO, n° 801. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*

KAMO ET MOI, n° 802. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*

KAMO. L'IDÉE DU SIÈCLE, n° 803. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*

KAMO : Kamo, l'idée du siècle – Kamo et moi – Kamo, l'agence Babel – L'évasion de Kamo.
Illustrations de Jean-Philippe Chabot.

Dans la collection « Albums Jeunesse »

LES DIX DROITS DU LECTEUR, *ingénierie papier et illustrations de Gérard Lo Monaco.*

Dans la collection de livres audio « Écoutez lire »

KAMO. L'IDÉE DU SIÈCLE. Lu par Daniel Pennac. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*

KAMO. L'AGENCE BABEL. Lu par Daniel Pennac. *Illustrations de Jean-Philippe Chabot.*

MERCI. Lu par Claude Piéplu. *Illustrations de Quentin Blake.*

CHAGRIN D'ÉCOLE. Lu par Daniel Pennac.

JOURNAL D'UN CORPS. Lu par Daniel Pennac.

ANCIEN MALADE DES HÔPITAUX DE PARIS. Lu par Olivier Saladin.

L'ŒIL DU LOUP. Lu par Daniel Pennac. *Illustrations de Catherine Reisser.*

LE CAS MALAUSSÈNE. ILS M'ONT MENTI. Lu par Daniel Pennac.

MON FRÈRE. Lu par Daniel Pennac.

LA LOI DU RÊVEUR. Lu par Daniel Pennac.

L'ÉVASION DE KAMO. Lu par Daniel Pennac. *Illustrations musicales.*

KAMO ET MOI. Lu par Daniel Pennac. *Illustrations musicales.*

AU BONHEUR DES OGRES. Lu par Daniel Pennac.

TERMINUS MALAUSSÈNE. LE CAS MALAUSSÈNE II. Lu par Daniel Pennac.

LA FÉE CARABINE. Lu par Daniel Pennac.

LA PETITE MARCHANDE DE PROSE. Lu par Daniel Pennac.

Dans la collection « Gaffobobo »

LE CROCODILE À ROULETTES. *Illustrations de Ciccolini.*

LE SERPENT ÉLECTRIQUE. *Illustrations de Ciccolini.*

BON BAIN LES BAMBINS. *Illustrations de Ciccolini.*

Dans la collection « À voix haute » (CD audio)

BARTLEBY LE SCRIBE de Herman Melville dans la traduction de Pierre Leyris.

Aux Éditions Hoëbeke

LES GRANDES VACANCES, en collaboration avec Robert Doisneau.

LA VIE DE FAMILLE, en collaboration avec Robert Doisneau.

NEMO.

ÉCRIRE.

Aux Éditions Casterman

LE ROMAN D'ERNEST ET CÉLESTINE (« Casterman poche », n° 58).

Aux Éditions Nathan et Pocket Jeunesse

CABOT-CABOCHE.

L'ŒIL DU LOUP (repris dans « Écoutez Lire »/Gallimard Jeunesse).

Aux Éditions Centurion Jeunesse

LE GRAND REX.

Aux Éditions Grasset

PÈRE NOËL, *biographie romancée*, en collaboration avec Tudor Eliad.

LES ENFANTS DE YALTA, *roman*, en collaboration avec Tudor Eliad.

Chez d'autres éditeurs

LE TOUR DU CIEL, *Calmann-Lévy et Réunion des musées nationaux.*

QU'EST-CE QUE TU ATTENDS, MARIE ? , *Calmann-Lévy et Réunion des musées nationaux.*

LE SERVICE MILITAIRE AU SERVICE DE QUI ? , *Le Seuil.*

VERCORS D'EN HAUT. LA RÉSERVE NATURELLE DES HAUTS-PLATEAUX, *Milan.*

UN AMOUR EXEMPLAIRE, avec Florence Cestac, *Dargaud.*

LES MOTS ONT DES OREILLES, avec Florence Cestac, *Le Robert.*

LIRE, avec Lorenzo Terranera, *Thierry Magnier.*

LES MOTS SE MANGENT, illustrations de Florence Cestac, *Le Robert.*

LES MOTS SONT POILUS, illustrations de Florence Cestac, *Le Robert.*

Daniel Pennac

Terminus Malaussène

Le cas Malaussène II

Je ne savais pas que les enfants avaient failli se faire tuer dans le volume précédent.

Quand j'ai appris que c'était Pépère qui avait fait le coup, j'ai pigé un truc : qui ne connaît pas Pépère ne sait pas de quoi l'être humain est capable.

Benjamin Malaussène

« Le bouquet final d'un feu d'artifice qui a déjà ébloui des centaines de milliers de lecteurs. »

Augustin Trapenard, *La Grande Librairie*

« Un livre au charme fou. »

Olivia de Lamberterie, *Le Masque et la Plume*

« Un sentiment de proximité immédiat. »

Raphaëlle Leyris, *Le Monde des livres*

Cette édition électronique du livre
Terminus Malaussène de Daniel Pennac
a été réalisée le 23 mai 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073045836 - Numéro d'édition : 618364).
Code produit : Q01898 - ISBN : 9782073045843.
Numéro d'édition : 618365.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

Maman

Benjamin - Julie Corrençon (Gervaise Van Thian finira la grosse de Julie Corrençon par l'implantation du fœtus viable)

Monsieur Malaussène, dit Mosma

Julius le chien 1

Julius le chien 2

Julius le chien 3

Louna

Thérèse - Théo et Hervé

Maracuja, dite Mara

Clara - Clarence de Saint-Hiver

C'est un ange, dit Sept

Jérémy

Le Petit

Verdun, juge Talvern

[Retour au média](#)